

J'AVAIS DÉCOUVERT cet hôtel par hasard, un jour de pluie, en automne. Il paraissait pouvoir abriter les bonheurs les plus insensés, protéger un peu de la vie ordinaire. Tout à l'heure j'y suis entrée seule, prétendant m'appeler Roslyn Taber sans que la femme à l'accueil parût surprise. Je suis montée jusqu'à la chambre 11. J'ai ouvert la fenêtre, pris une douche, bu un verre d'eau et suis ressortie en remarquant le piano dans le hall d'entrée, avec un énorme bouquet de roses posé dessus. Des roses d'un rouge sang qui illuminaient le palissandre. Derrière la porte vitrée, le passage s'étirait jusqu'au boulevard où dansait une clarté poudreuse, que la chaleur accumulée faisait bouger dans les derniers rayons du soleil.

Les boutiques étaient encore ouvertes. J'ai erré de l'une à l'autre, feuilleté quelques revues à l'étalage d'une librairie, aperçu dans une vitrine sept nains en plâtre qui semblaient attendre Blanche-Neige, acheté des gâteaux à *La Tour des Délices*.

Je sortais d'un rendez-vous avec un dénommé Coursebarre que j'avais sans doute laissé dans la plus grande perplexité, ce qui n'était pas pour me déplaire. Les jours précédents, je m'astreignais à la lecture fastidieuse de brochures destinées à me donner quelques conseils pour les entretiens d'embauche. Ce n'était qu'une litanie déconcertante de propos dont la pertinence m'échappait le plus souvent. Ma place n'avait rien d'évident dans ce monde étrange. Je commençais même à penser qu'il était raisonnable de l'admettre et peut-être d'en rester là, malgré les jours à venir, les dépenses modestes et néanmoins incontournables qui se profilaient.

Hier, comme d'habitude, j'étais descendue de mon cinquième étage aux environs de midi. Le facteur devait être passé, et, à cette heure-là, j'étais assurée de ne rencontrer personne dans l'immeuble. Je redoute les rencontres fortuites qui vous obligent à de médiocres civilités. Il y avait bien une lettre pour moi mais, au moment où je m'en emparai, j'ai aperçu un nom sur la boîte aux lettres d'à côté, celle d'un appartement du sixième étage inoccupé depuis bientôt un an. Des bruits inhabituels m'avaient intriguée les nuits d'avant, je pensais avoir rêvé. Jusqu'à ces derniers jours, aucun nom n'était indiqué, ni sur l'interphone ni sur la boîte aux lettres. Désormais je pouvais lire « B. Verdier » sur les deux. J'ai jeté un coup d'œil à l'enveloppe qui m'était adressée. Le cachet de

la poste était à peine lisible et j'ai cru deviner « Loire ». Persuadée d'avoir mal lu, j'ai vérifié sous la lumière du plafonnier, je ne m'étais pas trompée.

Soudain, j'étais transportée ailleurs, dans un autre temps, et j'avais l'impression que quelqu'un m'appelait. J'entendais parfaitement la voix, toujours un peu rauque. Elle provenait du chemin de terre et je courais derrière la haie. Je ne risquais pas de voir les champs onduler jusqu'aux bois de chênes, mais j'étais bel et bien plantée au milieu. J'apercevais la brume au-dessus de l'étang, j'entendais le vol bas des ramiers, une odeur de terre humide, d'herbe chaude et de vase envahissait le hall.

Une porte claquée m'a ramenée à la réalité. J'ai relu ce nouveau nom sur la boîte aux lettres et sur l'interphone. La minuterie s'est arrêtée, la lucarne haut perchée ne laissait filtrer qu'une vague clarté. J'ai fourré la lettre dans ma poche et je suis sortie. Une fois sur le trottoir, j'étais désespérée. J'avais quelques pièces pour acheter un journal, j'ai renoncé et j'ai marché jusqu'à la rue Orfila. Les gens semblaient étonnés de me voir aussi peu vêtue sous le ciel menaçant qui enveloppait la ville. Il est vrai que je n'avais aucune intention de mettre le nez dehors, juste le journal. C'était à cause de cette lettre que j'en étais arrivée là, et à cause de ce Verdier qui surgissait dans mon silence. Je suis entrée dans un bar que je

ne connaissais pas et j'ai commandé un café, double. J'ai posé la lettre sur la table. Tout a recommencé, le chemin de terre, la voix, moi qui courais derrière la haie, le pas tranquille des percherons sur le gravier et l'odeur âcre de l'étang. Ces images étaient d'une telle intensité que j'ai demandé au serveur s'il y avait une fille prénommée Roslyn dans ce bar. Pourquoi ? Comme ça, je ne sais pas. Il m'a lancé un drôle de regard. Nous étions seuls dans la salle. Je ne me sentais pas très bien. J'ai remis la lettre dans ma poche et j'ai payé mon café.

Dehors, mon pas s'est accéléré et j'ai couru en direction de l'immeuble. L'orage éclatait. Il commençait à pleuvoir et tout devenait incertain. Je me suis abritée sous l'auvent d'un magasin de fleurs. Le lilas exhalait un parfum qui s'intensifiait sous la pluie. J'en ai chipé une branche avant de reprendre ma course. Une fois chez moi, j'ai poursuivi le classement de papiers que j'avais entrepris avant de descendre. Tout en triant et en faisant des tas de plus en plus nombreux, je m'efforçais d'ignorer la voix que je sentais rôder autour de moi. Je ne voulais pas penser à ce temps lointain, ce n'était vraiment pas le moment, mais la voix était la plus forte et ma résistance faiblissait.

J'ai téléphoné à la femme qui avait promis de m'expédier un contrat d'embauche dans les plus brefs délais. Plus d'une semaine s'était écoulée et j'attendais toujours. Je n'avais pas

remarqué, lors de notre premier entretien, à quel point elle était désagréable. Mon impatience l'irritait. Elle a déclaré que je n'étais pas seule à attendre quelque chose qui n'arrivait pas et m'a conseillé de ne rien compliquer en l'importunant. J'ai ravalé quelques douceurs tout en l'entendant m'annoncer un rendez-vous supplémentaire avec le bureau des ressources humaines. Les obstacles sans cesse renouvelés devenaient insupportables. Un bruit furtif venant du palier m'a empêchée d'entendre quelle formule elle avait choisie pour prendre congé. Elle raccrochait déjà.

Derrière la fenêtre, j'observais un chat sur l'un des balcons de l'immeuble d'en face qui tentait de se mettre à l'abri sous une toile cirée recouvrant tout un bric-à-brac. Il ne parvenait pas à se faufiler sous ce toit de fortune et sa détermination était pathétique. Il essayait en vain diverses stratégies, grim-pait sur la surface lisse et luisante de la toile, retombait, contournait l'obstacle et revenait toujours au même point. Son état pitoyable, le poil collé par la pluie sur son corps maigre, rendait la scène encore plus touchante. Je ne pouvais rien pour lui, et j'ai quitté la fenêtre, effrayée tout à coup par un effet de miroir qui me renvoyait une image aussi désespérante de ma situation.

L'orage se déchaînait. Des torrents d'eau se jetaient contre les vitres et les éclairs se succédaient, ponctués par le tonnerre